



Lettre pastorale
de Mgr Thierry SCHERRER,
Évêque de Laval

**Église de Mayenne,
ravive en toi le don de Dieu !**



Pentecôte 2010



Chers frères et sœurs,

Dans la grâce et la joie de cette fête de Pentecôte, je suis heureux de m'adresser à vous au moyen de cette première lettre pastorale. La Pentecôte réalise la promesse de Jésus au jour de l'Ascension: «***Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Alors vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre***» (Ac 1,8). C'est dans l'élan d'amour de l'Esprit que les premiers disciples ont ensemencé l'Évangile dans toutes les parties du monde où ils furent envoyés. Cet Esprit continue aujourd'hui d'accomplir des merveilles dans le cœur de celles et ceux qui consentent à être disciples de Jésus à la suite des apôtres. C'est une certitude, en effet : Dieu ne saurait laisser son Église dépourvue face aux défis nouveaux qu'elle doit affronter : il lui donne en abondance les dons de l'Esprit. C'est cet Esprit qui a guidé et inspiré le labeur apostolique intense réalisé par les évêques qui m'ont précédé, en particulier Mgr Louis-Marie Billé et Mgr Armand Maillard. Je veux rendre grâce au Seigneur pour la fécondité de leur ministère. Cet Esprit Saint, qui ne cesse d'accompagner l'Église au fil de son histoire, veut encore l'assister aujourd'hui pour lui indiquer les voies de sa mission. Avec vous, je souhaite donc accueillir ce que l'Esprit veut dire d'une manière particulière à notre Église diocésaine et discerner les initiatives les plus fructueuses qui ouvriront devant nous des chemins nouveaux pour l'annonce de l'Évangile.

C'est dans cet objectif que, dès le début de l'année 2009, j'ai pris mon bâton de berger pour sillonner le diocèse et me porter à la rencontre des communautés chrétiennes. Ces premières visites pastorales m'ont donné de découvrir une Église belle et fervente, une Église riche d'une tradition chrétienne solidement enracinée dans les cœurs et qui a largement contribué à façonner le peuple mayennais avec son histoire et sa culture. Nous ne serions

probablement pas croyants aujourd'hui sans l'ardeur missionnaire de nombreux évêques, moines et ermites qui ont enraciné la foi en cette terre de Mayenne et y ont établi les premières communautés paroissiales. Tous, nous sommes héritiers d'un patrimoine spirituel et artistique encore bien visible au cœur de nos villes et de nos campagnes.

Depuis la première implantation du christianisme dans le Maine il y a plus de seize siècles, l'œuvre d'évangélisation, c'est évident, a porté ses fruits. Beaucoup de signes l'attestent, en particulier la présence importante de la vie religieuse dans notre diocèse, la place significative de l'enseignement catholique (40% de la jeunesse y est scolarisée), l'imprégnation durable des mouvements d'Action Catholique, la demande toujours élevée des baptêmes et des mariages dans les paroisses. Je le perçois également à travers la vitalité des communautés chrétiennes et la qualité du témoignage d'un grand nombre de baptisés. Quelle joie de voir tant de laïcs investis aux côtés des ministres ordonnés dans l'animation des communautés paroissiales et qui vivent leur engagement avec bonheur ! Beaucoup d'entre eux alimentent leur vie de foi à la source de la relecture ou de la révision de vie dans un mouvement, ce qui rend leur témoignage plus convaincant encore. Je mesure la proximité bienveillante que de nombreux chrétiens vivent avec les personnes malades ou handicapées en lien avec la Pastorale de la santé. Que d'énergies dépensées également par les catéchistes pour transmettre la foi aux enfants et aux jeunes ! Je pense aussi à la belle mission de service accomplie par les diacres au sein des paroisses et l'annonce de l'Évangile qu'ils relaient jusque dans leur milieu de travail. Et puis, c'est une évidence : les chrétiens ne sont pas simplement présents dans leurs églises, ils participent à plein aux instances de la vie civile ; ils investissent largement le champ associatif, notamment celui des associations caritatives, qu'elles soient confessionnelles ou non.



Mes rencontres avec les élus locaux, les réflexions menées avec les équipes pastorales et liturgiques en place, mes contacts avec les catéchistes, les religieux et religieuses et laïcs consacrés et, bien sûr, avec la communauté rassemblée au cours de l'eucharistie dominicale me donnent de découvrir une Église magnifique qui n'a pas à rougir de son passé. Pourrait-on oublier d'ailleurs que cette Église de Mayenne a étéensemencée par le sang des martyrs, le sang de nombreux prêtres en particulier qui, par leur courage, ont refusé de pactiser avec l'idolâtrie ?

Les visites pastorales relèvent du ministère ordinaire de l'évêque; elles sont pour lui, en quelque sorte, le terrain d'apprentissage de son « métier » d'évêque. À partir des forces et des fragilités qu'elles lui font percevoir, elles contribuent à l'éclairer sur les moyens à mettre en œuvre pour que l'Évangile soit mieux annoncé aujourd'hui à nos contemporains. Elles sont autant d'occasions de découvertes et d'échanges enrichissants avec tous. C'est pourquoi, au cours de ces visites, je prête une oreille

attentive aux préoccupations et aux interrogations exprimées par chacun. Je communie à l'enthousiasme de ceux et celles qui, à des titres divers, se dépensent sans compter à l'annonce de l'Évangile et s'émerveillent de l'action de l'Esprit dans les cœurs. Je mesure aussi la part d'inquiétudes et de doutes qui occupe les esprits face à certaines difficultés rencontrées concrètement sur le terrain. Car si notre Église de Mayenne est héritière d'une riche vitalité de foi, des incertitudes nombreuses pèsent sur son avenir, conséquence de la sécularisation grandissante dans nos contrées jadis chrétiennes. Certes, les acteurs pastoraux sont encore bien présents dans les paroisses, mais comment assurer la relève et renouveler les équipes ? Quels moyens se donner pour être apôtres dans une société qui, en apparence au moins, se montre indifférente voire réfractaire aux valeurs de l'Évangile ? Que faire pour maintenir et même renforcer la proximité de l'Église à l'égard des plus pauvres ? Comment rejoindre aussi les jeunes générations qui semblent avoir massivement déserté les assemblées dominicales ? De quelle manière organiser la catéchèse lorsqu'il devient si difficile de rassembler les enfants ? Comment assurer la célébration de l'eucharistie quand le nombre des prêtres ne cesse de diminuer au point qu'il devient impossible de couvrir le territoire ?

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, ne peuvent être éludées. Elles traduisent le sentiment d'impuissance que nous, chrétiens, nous ne pouvons pas ne pas éprouver face aux bouleversements de ces dernières décennies et leurs répercussions concrètes sur la vie de nos communautés. Depuis plusieurs années déjà, nos Églises de vieille chrétienté passent par le creuset de la purification et du dépouillement. Nous le voyons à travers la baisse de la pratique religieuse, le vieillissement du clergé et des communautés chrétiennes, la pénurie de vocations sacerdotales et religieuses. Bien entendu, le phénomène n'est pas nouveau et déborde largement le champ de notre Église. Les chrétiens, comme l'ensemble de nos contemporains, se heurtent aux

dures conditions actuelles de l'engagement social et politique. Notre société connaît des évolutions profondes qui modifient les façons de vivre ensemble et nos manières d'être hommes. Nous vivons en des temps difficiles où rien n'encourage vraiment des jeunes hommes et des jeunes femmes à se lancer dans l'aventure du mariage. Pour le dire autrement, la climatologie ambiante n'est globalement pas favorable aux projets de vocations qui inscrivent l'engagement amoureux dans le sens de la durée et de la fidélité jusqu'au bout. Et cela est vrai tout autant dans la vie consacrée que dans le sacrement de mariage. La crise que nous traversons, crise de l'appel et de l'engagement, est donc d'abord une crise de nos sociétés où il est difficile de trouver des chemins vers une réelle humanisation. Il est important de redire cela pour nous affranchir d'une double tentation qui consisterait, soit à désigner des coupables à l'intérieur même de l'Église, soit à « *diaboliser* » la société dans laquelle nous vivons. Notre Église est le reflet des mutations qui affectent la société tout entière, une société sécularisée, toujours plus tentée de se replier sur elle-même en refusant de s'ouvrir à la transcendance.

C'est bien dans cette société cependant que nous avons reçu mission d'annoncer l'Évangile en aimant le monde tel qu'il est. Pour cela, il nous faut une bonne dose de courage et d'audace. Car, qu'on le veuille ou non, la crise en question a de multiples contrecoups qui ne peuvent pas ne pas se faire sentir de façon douloureuse parmi les acteurs de l'Église en général, au risque d'entamer notablement le moral des troupes. Et il est vrai que, face à l'inexorable érosion des effectifs de prêtres et des religieux et religieuses, on peut avoir l'impression que les solutions nous échappent un peu comme le sable entre les mains. La réalité nous oblige à repenser à nouveaux frais l'organisation des paroisses et la distribution en leur sein des tâches pastorales, mais sans que nous sachions vraiment ce que sera demain. Du lieu où il se trouve, chacun de nous peut mesurer l'inconfort d'une telle situation.



Dans une conférence mémorable donnée à Lyon aux séminaristes de France, Mgr Louis-Marie Billé s'était livré à un diagnostic éclairé de la situation de l'Église en France. Aux éléments que j'ai résumés plus haut, il en ajoutait un autre, celui de la « **complexité** » qui caractérise aujourd'hui « **la relation de l'Église à la société : ruptures de traditions, renvoi du religieux à la vie privée, primat de la conscience individuelle sur toute forme d'appartenance religieuse, surgissement de demandes religieuses ou spirituelles inattendues ou incongrues... Dans un pareil**

environnement, commentait-il, les chemins balisés d'avance deviennent peu crédibles, de telle manière que nombre de serviteurs de l'évangélisation ont le sentiment de ne plus savoir où donner de la tête. Il faut d'ailleurs reconnaître que nous pouvons être déroutés par l'absence d'évidence quant aux moyens à employer, l'absence de recette, l'incertitude sur les comment »¹.

Le propos de cette lettre n'est pas d'apporter des réponses à toutes les questions que nous nous posons. Comme vous, d'ailleurs, je n'ai pas de solutions-miracles. Mais dans la lumière de l'Évangile, je voudrais relire la situation présente en me plaçant sur un triple registre : celui de la foi, celui de la conversion et celui de la mission.

¹ Conférence donnée le 15 septembre 2001. Texte paru dans *La documentation catholique*, n° 2256 du 21 octobre 2001.

1. La foi mise à l'épreuve

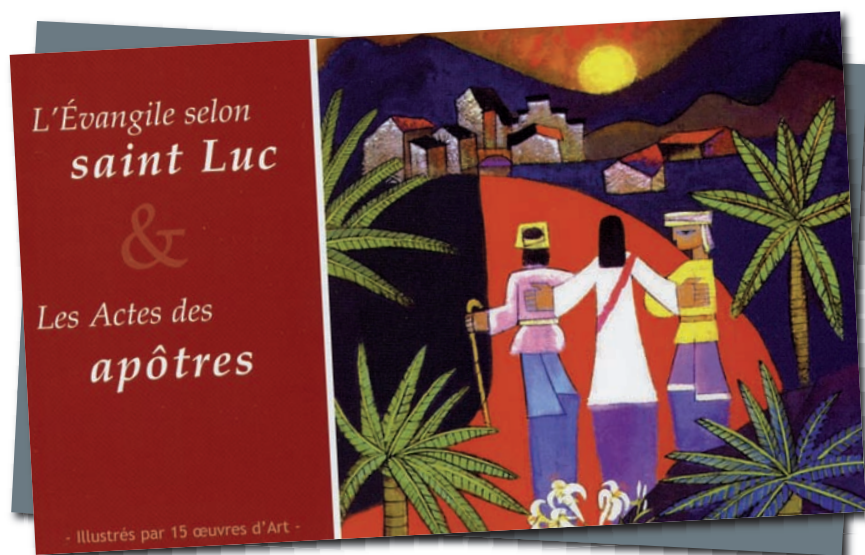
Toute situation de pauvreté et de détresse est un appel à la foi. C'est l'expérience de ce père qui, dans l'Évangile, demande à Jésus de guérir son enfant: «**Seigneur, je crois. Viens au secours de mon manque de foi**» (Marc 9,24). C'est l'expérience de l'apôtre Paul qui, au cœur de l'adversité, éprouve la présence et le réconfort du Seigneur: «**Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort**» (2 Cor 12,10). N'est-ce pas également sur cette impulsion de la foi que Pierre, rentré bredouille de toute une nuit de pêche, consentit à nouveau, et sur l'ordre de Jésus, à jeter les filets? «**Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre, mais sur ta parole, je jeterai les filets**» (Lc 5,5). Cet appel à la foi retentit ailleurs dans l'Évangile, dans des situations humaines où tout espoir semble parfois irrémédiablement perdu. Ainsi en est-il pour Marthe dans le récit de la mort de son frère Lazare: «**Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la Gloire de Dieu?**» (Jn 11,40).

Dans cet esprit, croire, c'est apprendre à voir avec les yeux de Dieu et simultanément agir en nous appuyant sur sa grâce. La foi – et c'est d'ailleurs la définition splendide qu'en donne Jésus lui-même dans l'Évangile de saint Jean –, est par excellence «**l'œuvre de Dieu**» (cf. Jn 6,29), mais une œuvre qui s'accomplit toujours en synergie avec les efforts et la bonne volonté des hommes. En ce sens, croire, c'est jeter inlassablement les filets de nos propositions et de nos initiatives pastorales, mais en mettant notre confiance en Dieu, Maître de l'impossible, et cela, même quand des situations, à vue humaine, nous paraissent compromises ou sans avenir immédiat. Vivre ces situations-là dans la foi, c'est d'abord confesser la fidélité du Ressuscité qui ne cesse d'accompagner son Église dans les moments heureux comme au cœur des plus grandes vicissitudes. «**Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps**» (Mt 28,20). Notre Église bâtie sur la foi de Pierre n'a-t-elle pas reçu de Jésus l'assurance que rien, absolument rien,

ne pourrait la détruire (cf. Mt 16,18) ? Peut-être avons-nous trop tendance à ne considérer que ce qui marche mal en elle ou dans la société, et nous cultivons alors la morosité et l'esprit de résignation. Que de plaintes et de gémissements n'entendons-nous pas de la bouche d'un certain nombre de chrétiens eux-mêmes qui déplorent la disparition d'une Église du passé et ont du mal à s'ouvrir à la nouveauté ? Ne pourrait-on pas regarder avec bonheur les signes de l'Esprit ? Comment ne pas voir, par exemple, qu'il y a dans le cœur de beaucoup de nos contemporains une formidable attente et une soif de Dieu qui ne demandent qu'à être comblées. N'est-ce pas là un signe tangible de l'action de l'Esprit ? Pensons à ces enfants de plus en plus nombreux qui demandent de participer à la catéchèse et qui deviennent les apôtres de leurs propres parents. Pensons encore au grand nombre des catéchumènes, témoins au milieu de nous de la nouveauté chrétienne et de ce qu'elle apporte à une existence humaine souvent éprouvée. Pensons enfin à tout ce qui se vit de riche à travers les rencontres de familles dans les préparations aux sacrements (baptême, mariage) ou à l'occasion des funérailles. Plus que jamais, il nous revient de savoir reconnaître les attentes spirituelles réelles qui se cachent parfois derrière des attitudes d'indifférence, voire d'hostilité par rapport à la foi et l'Église.

Et puis voir avec les yeux de Dieu, cela pourrait être relire les situations présentes à la lumière des expériences du passé en nous rappelant qu'il y a eu dans notre histoire de France des périodes bien plus tragiques encore que celle que nous traversons. Or, à chaque fois, l'Église a témoigné d'une formidable capacité à réagir et à se relever. Pensons par exemple, même si le contexte est différent, bien sûr, à la période qui suivit la grande tourmente révolutionnaire dans notre pays : elle fut celle d'un renouveau spirituel et missionnaire extraordinaire qui vit l'efflorescence d'un nombre impressionnant de congrégations (plus de 400 entre 1800 et 1880). Beaucoup de nos communautés religieuses de Mayenne sont nées de ce grand élan spirituel.

Que veut dire en définitive croire ? Cela veut dire mettre le Christ au centre de sa vie. « *Les chrétiens*, écrit l'académicien Jean-Luc Marion, *n'ont pas d'abord à se soucier de l'Église, mais du Christ* ». L'Église en effet n'a pas d'autre centre que le Christ. La foi est ce mouvement intérieur du cœur et de l'âme qui, alimenté à la source de la prière et des sacrements, nous fait opérer ce recentrement permanent sur la personne de Jésus, Fils de Dieu, en dehors duquel il n'est pas de vie chrétienne possible. C'est dans cet esprit qu'a été lancé, au seuil de la nouvelle année liturgique, le projet de lecture de l'*Évangile de Luc* et des *Actes des Apôtres* sur deux ans. L'objectif était bien d'inviter les chrétiens à reprendre le chemin de la source en redécouvrant ce trésor de la Parole de Dieu encore trop souvent inexploré. « *Fides ex auditu* », dit saint Paul : « *la foi naît de ce qu'on entend ; et ce qu'on entend vient de la parole du Christ* » (Rm 10,17). Cette Parole de Jésus est vivante, elle est en mesure de transformer la vie de celui qui l'accueille avec foi. Seule la Parole de Dieu peut



transformer le cœur de l'homme. Parce que c'est une parole d'amour, elle a une puissance réconciliatrice extraordinaire dans un monde divisé et déchiré.

Oui, la foi s'alimente et se raffermie en permanence à la source de la Parole de Dieu. La redécouverte, ces dernières années, de la *Lectio Divina* a ouvert d'heureuses perspectives en ce sens. Ainsi que nous l'a rappelé le document préparatoire du Synode sur la Parole de Dieu qui s'est tenu en octobre 2008, « *la Lectio Divina n'est pas du tout une pratique devant être réservée à des fidèles engagés ou à un groupe de spécialistes de la prière. Elle est une réalité sans laquelle nous ne serions pas des chrétiens authentiques dans un monde sécularisé* » (n° 38). Dans cet esprit, je forme le vœu que, dans les années à venir, chaque paroisse, chaque communauté, et j'ose dire chaque famille se rende davantage familière de la Parole de Dieu, l'accueillant comme un ferment de vie nouvelle capable de transformer les cœurs. Il s'agit d'aller au devant des obstacles et des résistances qui font que, aujourd'hui encore, nombre de chrétiens hésitent à ouvrir la Bible, soit par négligence ou indifférence, soit parce qu'ils ont le sentiment que c'est un livre trop difficile à comprendre. S'il est bien évidemment légitime de recourir à des textes spirituels plus simples ou à des livres de religiosité ou de dévotion populaire, cela ne saurait se faire au détriment d'un contact immédiat avec les textes sacrés. Car seule l'Écriture est substantiellement la source de la vie spirituelle des croyants. Il est donc essentiel que les Saintes Écritures soient à nouveau perçues comme un aliment vital.

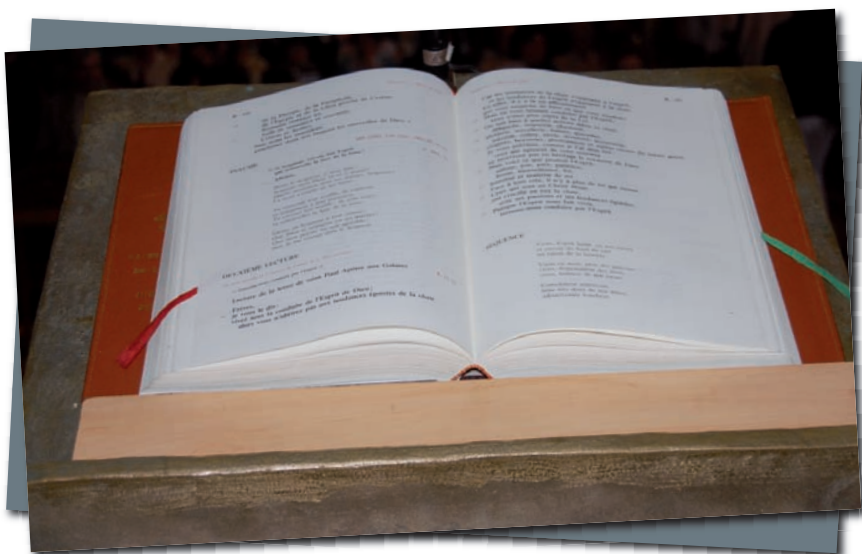
Si chacun de nous prenait simplement la résolution de lire chaque jour un psaume, ou bien de ne pas partir à son travail sans avoir médité ne serait-ce qu'une des lectures proposées aux messes de chaque jour, je suis convaincu que des miracles de guérison ou de conversion se produiraient dans l'invisible des cœurs. Et si de temps en temps encore, en famille, nous consen-

tions à éteindre la télévision pour «*allumer*» l'Évangile, alors, c'est au-delà de la famille en question, le monde tout entier qui s'en trouverait illuminé. En ces temps de désertification spirituelle, inviter chez soi la Parole de Dieu est un moyen efficace et sûr de resacraliser l'espace intérieur et extérieur de nos vies. Car, que nous en soyons conscients ou non, l'air ambiant que nous respirons se trouve, depuis longtemps déjà, appauvri des valeurs de l'Évangile : nous baignons en permanence, osons-le dire, dans une atmosphère où règnent les idéaux de l'argent, du plaisir, de la réussite sociale. L'indifférence religieuse s'étend jusque dans nos campagnes et nos villages avec ce fond de néo-paganisme qui imprègne largement les mentalités et les comportements, si bien que, même parmi les chrétiens, il en est beaucoup qui vivent «*comme si Dieu n'existait pas*».



Il nous faut par conséquent remettre le Christ au centre de nos familles. Et remettre le Christ au centre, c'est réapprendre ces gestes simples de la vie chrétienne, à commencer par le signe de la Croix dont nos fronts ont été marqués au jour de notre baptême, les gestes de bénédiction, en particulier la bénédiction des repas au moment de se mettre à table ; c'est retrouver le chemin de la prière, prière du Rosaire et prière personnelle, car

la prière est la foi en acte. Remettre le Christ au centre, c'est réintroduire les valeurs de renoncement et de sacrifice en des temps où ne compte que la satisfaction immédiate des désirs personnels; c'est éduquer nos enfants à l'intériorité, c'est-à-dire à cette joie du dialogue avec Dieu dans le sanctuaire du cœur. L'enfant n'est pas seulement un corps qu'il faut faire grandir, il n'est pas seulement une intelligence qu'il faut former, il est aussi et surtout une âme spirituelle qu'il faut épanouir en éveillant sa conscience à cette présence de Dieu qui habite au plus intime de lui-même comme en chacun de nous, une présence qui invite à une relation partagée, une relation d'amour tout simplement. Oui, tout être humain porte en lui une dimension spirituelle. Et donc, il n'est pas facultatif d'éduquer cette part essentielle et structurante de la personnalité, en particulier chez nos jeunes qui subissent aujourd'hui la tyrannie de l'image et du son comme pour remplir un vide intérieur. Oui, si nous invitons chez nous la Parole de Dieu, c'est comme un climat nouveau qui s'instaurera au cœur de nos familles, climat de bienveillance, d'amour et de paix.



2. Une invitation permanente à la conversion

Le second appel que je voudrais relayer avec force est l'appel à la conversion. La conversion, d'ailleurs, est intimement liée à la foi. Dans l'existence chrétienne, elle en est même le premier fruit lorsque celle-ci (la foi) est jointe à l'amour. Cet appel est en tonalité profonde avec la prédication des prophètes dans l'Ancien Testament. Jean-Baptiste sera le dernier d'entre eux à en redire l'urgence pour ses contemporains. À son tour, Jésus en fera dans l'Évangile la synthèse de sa propre prédication. « *Les temps sont accomplis et le Royaume de Dieu est tout proche : convertissez-vous et croyez à l'Évangile* » (Mc 1,15). « *Convertissez-vous !* » : cette parole, qui retentit comme un coup de trompette, ouvre l'Évangile de Marc. Il nous faut donc l'accueillir, de la bouche de Jésus, comme un appel originaire et permanent pour l'Église de tous les temps. Dès les débuts du christianisme, d'ailleurs, c'est cet appel à la conversion qui a constitué le noyau de la première prédication apostolique. Lorsque, le jour de la Pentecôte, Pierre, le premier, s'adresse aux habitants de Jérusalem et leur expose l'accomplissement du salut dans la Croix du Christ, la réaction des auditeurs est immédiate : « *D'entendre cela, ils eurent le cœur transpercé, et ils dirent à Pierre et aux apôtres : Frères, que devons-nous faire ? Pierre leur répondit : Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés, et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit* » (Ac 2,37-38). Qu'est-ce qui a « *transpercé* » le cœur des auditeurs de Pierre ? C'est l'annonce, par sa voix, de la mort et de la résurrection de Jésus. Pierre leur dit : c'est « *pour vous et pour vos enfants* » (v. 39) que ces événements se sont accomplis. Cette « *première annonce* » a aussitôt pour effet de susciter un puissant élan de conversion à partir duquel les communautés chrétiennes vont connaître une expansion extraordinairement rapide partout dans le monde méditerranéen.

Cet appel aurait-il perdu de sa force et de son urgence tandis que l'humanité est entrée dans le troisième millénaire ? Bien au contraire, il s'agit d'un appel plus actuel et plus impérieux que jamais. C'est en prenant ensemble le chemin de la conversion que notre Église retrouvera son véritable centre, le Christ Jésus. L'appel à la conversion est d'ailleurs constitutif de la nature même de la vocation religieuse. La vie religieuse est pour toute l'Église le signe qu'on ne peut vivre la radicalité de l'Évangile (et du baptême) sans conversion permanente et personnelle. Elle est donc le signe de l'identité véritablement chrétienne vers laquelle il nous faut constamment *retourner*, en prenant le mot "*retournement*" (metanoia) en son sens étymologique le plus fort. Se convertir veut donc dire travailler à se réajuster constamment, à répondre toujours davantage à l'amour par l'amour. « *La vie non convertie,*

écrit Benoît XVI, *est une autojustification (je ne suis pas pire que les autres) ; la conversion, c'est l'humilité de s'en remettre à l'amour de l'Autre, un amour qui devient mesure et critère de ma propre vie* ». À chacune et chacun, j'ai envie de dire : « *Convertis-toi et crois à l'Évangile ! Ne regarde pas ce qu'il faut changer chez les autres. Remets en question ton propre mode de vie. Accueille pour toi-même d'abord la nouveauté de l'Évangile. Comprends que c'est ta*



sainteté personnelle qui, seule, pourra changer le monde; que c'est la qualité de ta vie baptismale, qu'elle soit laïque, religieuse, sacerdotale qui, seule, impulsera ce nouvel élan de foi que notre monde attend». Tant que cette exigence de conversion ne sera pas prise en compte par chacun d'une manière personnelle, on aura toujours la tentation de vouloir changer son mari ou sa femme si l'on est marié, de changer les structures de l'Église ou de sa paroisse si l'on est prêtre, et, si l'on est religieux ou moine, de réécrire invariablement les constitutions de son ordre pour les adapter aux modes passagères ; bref, on cherchera toujours à changer l'extérieur à défaut de se changer soi-même, à l'intérieur.

Le cardinal Suhard, dont nous avons célébré l'an dernier le 60^{ème} anniversaire de la mort, encourageait beaucoup les chrétiens de son temps à redevenir des témoins. Dans sa fameuse lettre pastorale *Le prêtre dans la cité*, il écrivait: «*Être témoin, ce n'est pas faire de la propagande, ni même faire choc, c'est faire mystère. C'est vivre de telle façon que la vie soit inexplicable si Dieu n'existe pas*». Faire mystère, c'est vivre en quelque sorte selon les mœurs de Dieu Lui-même si bien que les non-croyants soient comme interrogés par la nouveauté de notre comportement. «*Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples*, dit Jésus, *c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres* » (Jn 13,35). Voilà l'unique et vrai témoignage que nous avons à donner. C'est notre existence humaine transformée par l'amour du Christ qui doit devenir elle-même Bonne Nouvelle pour les autres. Cela suppose des choix déterminés et courageux de notre part ; cela suppose que nous apprenions à discerner chaque jour davantage, dans la Parole reçue de Dieu, tous nos manques d'amour, toutes ces contrefaçons de la lumière, tout ce qui, dans notre vie, est obstacle à un don effectif et généreux de nous-mêmes. En ce sens, on pourra invariablement s'interroger sur les causes de la crise des vocations, si l'on n'y reconnaît pas avant tout un appel à changer personnellement, un appel à se laisser transformer dans les profondeurs par l'amour de l'Esprit Saint, alors on

passera toujours à côté des vrais problèmes. C'est le message vigoureux que le Cardinal Tettamanzi, actuel archevêque de Milan, avait lancé lors de son intervention au synode sur l'Europe: « *Dans l'Europe d'aujourd'hui*, disait-il, *la priorité n'est pas tant de baptiser les convertis que de convertir les baptisés* ». À bien y réfléchir, la période de crise que nous traversons en Europe s'apparente fort au temps de l'Exil vécu par le peuple d'Israël à Babylone. Temps d'une douloureuse épreuve qui faisait dire à Azarias, l'un des trois compagnons de Daniel à la cour du roi Nabuchodonosor: « *Nous n'avons plus en ce temps ni prêtres ni prophètes, plus de temple où t'offrir nos sacrifices. Mais nos cœurs brisés, humiliés, reçois-les!* » (Daniel 3,38-39). C'est vrai, encore une fois, que nos Églises vivent un réel dépouillement, qu'elles mesurent davantage aujourd'hui la précarité de leurs moyens. Mais n'y



a-t-il pas là un appel à nous recentrer sur l'essentiel? Aux périodes d'opulence succède le temps de la pauvreté qui sera une chance, vraiment, si nous renonçons au mythe de l'autosuffisance pour redécouvrir que Dieu est Grâce, pour réapprendre à vivre dans la dépendance : « *Sans moi, dit Jésus, vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15,5).

Au cœur de l'appel à la conversion s'inscrit la démarche du pardon et de la réconciliation si décisive pour la vitalité

de notre Eglise. Qu'il me soit permis d'évoquer ici ma propre expérience. Lorsque je suis devenu curé de paroisse en Provence, je me suis aperçu non sans tristesse que peu de chrétiens recouraient de façon régulière au sacrement du pardon. J'ai donc aussitôt pris le parti d'insister dans mes prédications sur l'importance et la beauté de ce sacrement et j'ai multiplié dans le même temps les permanences de confession. Au bout de quelques mois, les paroissiens ont repris l'habitude de venir se confesser et, peu à peu, un climat de joie et de communion a commencé à s'établir au cœur de la communauté paroissiale. Je me souviens encore de cette remarque inattendue de deux personnes de la paroisse qui avaient l'une et l'autre expérimenté la grâce du pardon de Dieu à quelques heures d'intervalle : « *Père, nous vous en supplions, lorsque vous parlez de la confession, témoignez aussi du bonheur immense et de la paix qui s'ensuivent. On en ressort à chaque fois neuf et totalement libéré. Dites-le, parce que c'est vrai !* »

Mieux que toute démonstration d'ordre théologique, je livre ici ce témoignage spontané, plaidoyer convaincu d'un sacrement merveilleux qui fait littéralement des miracles, mais qui, étrangement, demeure ignoré voire redouté par une grande majorité de chrétiens. Peu nombreux en effet sont aujourd'hui celles et ceux qui fréquentent, ne serait-ce que de temps en temps, ce sacrement de l'amour, y compris dans les rangs des pratiquants dits « *réguliers* » qui, chaque dimanche, s'approchent un peu machinalement de la table eucharistique sans trop se préoccuper de l'état de leur âme. C'est là, autant le dire, une frustration douloureuse pour les prêtres qui se savent investis par Jésus du pouvoir de remettre les péchés (cf. Jn 20,23) et qui se heurtent à une indifférence quasi générale alors même qu'ils éprouvent le désir intense d'ouvrir toutes grandes les écluses de la miséricorde. Je sais qu'il y a bien des raisons qui expliquent, depuis des décennies déjà, la désaffection massive de la confession, à commencer par les conditions plutôt austères dans lesquelles

cette démarche était jadis célébrée. Mais hier est hier, et les choses ont bien évolué depuis. Pour être clair, ce climat de défiance persistera tant qu'on n'aura pas compris que le cœur de Dieu est vulnérable comme l'est celui d'une mère et qu'il peut « *s'émouvoir jusqu'aux entrailles* » (cf. Lc 15,20) lorsque l'un de ses enfants s'en revient du pays de perdition pour lui faire l'aveu de sa misère. C'est alors que son cœur éclate et déborde de compassion. Oui, « *faire l'aveu de sa faute devant l'amour de Dieu*, écrivait Michel Hubaut, *n'aliène pas l'homme, mais le grandit et le libère*».

De là l'importance d'une démarche personnelle du pardon qui intègre l'aveu explicite de nos péchés devant celui que le Christ a choisi pour être signe de sa tendresse en son Église : le prêtre. Le but n'est pas d'avouer pour « *se mettre en règle* », mais d'avouer pour « *se mettre en route* » : se réconcilier avec Dieu nous engage en effet à nous réconcilier avec nos frères, à « *pardonner aussi à ceux*

qui nous ont offensé», ainsi que nous le disons dans la prière du « *Notre Père* ». Nos familles tant désunies, nos lieux de travail où règne souvent un climat pesant, notre proche voisinage avec lequel nous sommes en froid depuis longtemps peut-être : tous attendent l'initiative de nos pardons. À nous de la leur offrir pour qu'ils puissent faire l'expérience de l'amour libérateur de Dieu et deviennent à leur tour signe de réconciliation pour les autres.



Notre diocèse ne manque pas de lieux sources (les monastères, les communautés religieuses, le sanctuaire de Pontmain) où il est facile à tout moment de rencontrer un prêtre pour vivre personnellement la démarche de pardon et de réconciliation. N'hésitons pas à les fréquenter. Et puis des « **Journées du Pardon** » fleurissent ça et là dans nos paroisses de Mayenne. Ces initiatives nouvelles sont heureuses à plus d'un titre. Elles sont le signe justement qu'un désir profond de réconciliation habite le coeur des baptisés. Elles donnent aux prêtres la joie de se retrouver nombreux en un même lieu pour entendre les confessions et absoudre chaque chrétien personnellement au nom du Christ. Elles sont des occasions de catéchèse pour qu'il soit mieux compris que la fécondité de la vie chrétienne est inséparable d'une authentique et permanente démarche de conversion. Bref, elles s'offrent comme de véritables laboratoires de la grâce, des lieux où la conscience individuelle s'affine et s'éduque sous l'éclairage puissant de la Parole de Dieu. Une chose est sûre: il n'y aura pas de renouveau dans notre Église ni de réveil de la foi dans nos familles sans une volonté commune et résolue de revenir à une pratique régulière du pardon sacramentel. Gageons qu'un sursaut de conscience portera un jour les chrétiens à vaincre leurs réticences et leurs objections pour courir, ainsi que le font les enfants, vers la source d'eau fraîche qui, seule, apaise les inquiétudes du coeur et remet les chrétiens debout.

3. Une Église en état de mission

Le troisième appel sur lequel je voudrais insister en terminant, c'est l'appel à la mission. Il ne suffit pas en effet de déplorer les conséquences de la déchristianisation actuelle et d'en rester à une vague nostalgie des «valeurs qui se perdent». Encore faut-il ouvrir les chemins nouveaux qui conduiront nos communautés chrétiennes à relayer avec force la Bonne Nouvelle de l'Évangile. Évangéliser notre monde est un devoir et une urgence, mais c'est aussi une tâche complexe et délicate qui dépasse en soi nos pauvres capacités humaines. C'est donc une œuvre qui doit être d'abord celle de Dieu lui-même, celle de l'Esprit Saint. Aux évêques réunis à Rome en l'an 2000 pour leur célébration jubilaire, Jean-Paul II disait : «*Lorsque nous relisons les Actes des Apôtres, nous sommes impressionnés par la ferveur avec laquelle la première cellule apostolique semait à pleines mains la semence de la Parole. Nous devons retrouver l'enthousiasme propre à la Pentecôte... L'annonce de l'Évangile est l'acte d'amour suprême à l'égard de l'homme, de sa liberté, de sa soif de bonheur* ». Écoutons encore le commentaire que fit Mgr Billé de ces paroles : «*'L'acte d'amour suprême' ! Si nous allons vraiment aux sources de la foi, c'est cela d'abord qui peut nous habiter. Proposer la foi n'est pas seulement un véritable service à rendre aux hommes d'aujourd'hui. C'est, du point de vue de cette foi elle-même, le premier service que l'on peut leur rendre, que l'on peut offrir à une humanité créée par Dieu et rachetée par le Christ [...] Proposer la foi, c'est bien sûr déblayer le chemin qui conduit à la source. C'est aussi permettre à ceux dont nous croisons la route de découvrir leur véritable soif. Sans doute sommes-nous aujourd'hui plus positivement sensibles qu'il y a quelques années à une proposition évangélique sans trop de présupposés, sans chemine-ments préalables qui semblent ne jamais finir. Sans doute sommes-nous moins réticents devant un certain abrupt de la proposition de la foi. Mais nous savons bien qu'il n'existe pas*



d'évangélisation sans dialogue. Si nous voulons offrir des réponses, il faut écouter les questions, et nous ne pouvons pas écouter seulement les questions pour lesquelles nous avons des réponses».

Je souligne cette intuition profonde selon laquelle il n'y a pas d'évangélisation sans dialogue. Cela suppose, pour l'Église, une claire conscience de son identité. Si les chrétiens en effet ne savent plus qui ils sont, comment pourront-ils sortir grandis d'une confrontation positive avec

le monde? C'est en ce sens que Mgr Billé parlait souvent et volontiers de la nécessité d'acquérir une *«conscience diocésaine»*. Il est revenu fréquemment sur ce thème tout au long de son ministère épiscopal en Mayenne. Que signifie acquérir une conscience diocésaine? Cela veut dire promouvoir cet esprit de *«corps»*, cet esprit de *«famille»* qui est propre à notre Église de par sa nature même, car l'Église, c'est la famille des baptisés, *«un peuple qui tire son unité de l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit»*, comme l'écrivait l'évêque saint Cyprien (cité dans *Lumen Gentium* 4), qui tire son unité d'un Dieu qui est lui-même famille parce que l'Amour est la texture même de son être. Acquérir une conscience diocésaine, c'est travailler à ce que notre Église diocésaine soit toujours plus une famille où il fait bon vivre ensemble, où l'on s'accepte dans la diversité, où l'on cultive un esprit de vraie communion alimenté à la source de la prière et de

l'Eucharistie, où le pauvre et le petit reçoivent une place de choix, où l'on a le souci de porter ensemble les fardeaux des plus faibles et des plus éprouvés.

D'une conscience diocésaine, il nous faut maintenant progresser tous ensemble vers une conscience **missionnaire**. Conscience diocésaine et conscience missionnaire vont de pair. Plus on cultive en effet l'esprit de corps et plus on expérimente que ce corps est en croissance, qu'il n'a pas acquis encore sa pleine maturité, sa taille adulte, que son développement se poursuivra jusqu'à la consommation des siècles. En ce sens, nous ne pouvons pas, nous les baptisés, nous recroqueviller sur nous-mêmes dans un mouvement de repli et d'autosuffisance. L'Esprit que nous avons reçu au jour de notre baptême et de notre confirmation est une force de témoignage qui ne peut pas ne pas nous désinstaller de notre confort et de nos habitudes. Cet Esprit ne peut que nous pousser vers ceux qui sont loin pour autant, bien sûr, que nous le laissions déployer en nous toute son énergie d'amour. Je voudrais citer à nouveau le Cardinal Suhard. Dans sa Lettre de 1948 intitulée *Le sens de Dieu*, il stigmatisait non sans gravité les signes d'une société sans Dieu: «*Dieu est absent, banni, expulsé du cœur même de la vie. La société s'est refermée sur cette exclusion, et c'est un vide dont elle meurt: un désert de Dieu*». Et il ajoutait que, de cette absence, il nous faudrait avoir «*une conscience aiguë jusqu'à en souffrir dans notre chair*». Avons-nous cette inquiétude au cœur, avons-nous cette hantise permanente qui faisait dire à saint Paul, qui le faisait même s'écrier : «*Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile*»(1 Co 9,16) ? Oui, notre monde actuel est plus que jamais un désert. «*Dieu, disait Benoît XVI à son tour, semble avoir disparu de l'horizon des hommes*». Mais notre foi nous dit qu'il n'y a aucun désert, aussi aride fut-il, que Dieu ne soit en capacité de faire reflourir.



Le désert reflurira si nous prenons ensemble les moyens de promouvoir au sein de nos paroisses un authentique élan de sainteté missionnaire, sachant que c'est de la sainteté vécue par chacun que découlera la vitalité missionnaire d'une communauté tout entière. Le désert reflurira si nos paroisses redeviennent des lieux de prière,

d'adoration et de louange. Le désert reflurira si nous créons les conditions qui permettront aux jeunes générations de prendre pleinement leur place au cœur de nos assemblées. Le désert reflurira si nous consentons, avec l'aide de l'Esprit Saint, à sortir de nos maisons et de nos églises pour dialoguer avec ceux qui ne partagent pas nos convictions chrétiennes. Cela suppose un changement radical de mentalité et de stratégie. En effet, l'un des grands obstacles à la mission aujourd'hui est que l'on continue à gérer une situation de chrétienté passée avec l'illusion que les gens qui viennent encore à l'Église – et surtout la masse de ceux qui n'y viennent plus – seraient encore des croyants. Or depuis longtemps nous sommes sortis, au moins en France, d'un régime de chrétienté. En théorie ce fait est acquis, mais concrètement, dans le fonctionnement de nos paroisses, nous continuons à travailler et à vivre comme si on était encore dans un régime de chrétienté.

Une bonne fois pour toutes, il faut que nous ayons le courage de tourner la page et de faire du neuf. Dans une telle situation, on ne peut

plus se contenter d'attendre passivement que les gens viennent à nous pour quelque demande religieuse que ce soit, comme cela pouvait être le cas par le passé ; il s'agit d'aller vers eux, et de le faire au titre de notre baptême et de notre confirmation, comme envoyés au nom du Christ qui nous a choisis pour que nous soyons ses témoins. En ce sens, il nous faut retrouver quelque chose de cette force évangélisatrice que portaient avec elles les missions paroissiales dans nos diocèses de configuration rurale. Il ne s'agit pas, bien sûr, de refaire dans les mêmes modalités ce qui s'est fait jadis. Il s'agit de réveiller dans nos paroisses un véritable élan missionnaire avec la mise en œuvre d'initiatives d'évangélisation élaborées par la communauté tout entière et soutenue, formée et guidée par ses pasteurs.

Il se trouve que, lors de leur assemblée plénière de novembre 2009, les évêques de France ont repris les deux dossiers ouverts l'année précédente sur le thème de la visibilité de l'Église et de l'avenir des communautés chrétiennes². Une conviction forte est ressortie de leurs débats, à savoir que la mise en œuvre de chemins d'évangélisation doit primer sur la recherche de solutions pour administrer les paroisses. Concrètement, cela signifie que nos efforts pastoraux ne sauraient s'épuiser dans le maintien de la vie de foi de celles et ceux qui sont déjà des croyants et qui participent aux activités ordinaires de la paroisse. Sans perdre de vue, bien sûr, l'intérêt immédiat des communautés elles-mêmes, nous ne pouvons pas nous satisfaire d'un fonctionnement **ad intra** de nos institutions ; il nous faut sortir et aller à la rencontre des autres, de ceux qui ne fréquentent pas régulièrement nos assemblées, convaincus que l'Évangile est un message toujours neuf capable de toucher les cœurs et de transformer les vies. Il nous faut pour cela oser une proposition nouvelle de la foi qui tienne compte des évolutions profondes et des changements significatifs qui affectent les modes de vie de nos concitoyens. C'est vers cet impératif de la mission que nos réflexions et nos actions pastorales doivent unanimement converger.

² Voir le dernier rapport Dagens, *Entre épreuves et renouveaux, la passion de l'Évangile*, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame 2009.

Je voudrais insister ici sur la place des plus pauvres et des plus défavorisés dans cet investissement missionnaire. Les pauvres sont en effet à nos portes et nous feignons parfois de ne pas les voir. Cette situation de précarité s'est encore accrue ces derniers mois du fait de la crise économique et financière qui a touché durement nos pays européens et qui affecte un grand nombre de nos concitoyens. Chez nous, les premiers touchés sont les agriculteurs et les producteurs laitiers qui contribuent pourtant pour une large part à la prospérité économique de notre département de Mayenne. Dès les premiers signes de récession, j'ai tenu à exprimer la solidarité des catholiques vis-à-vis de ceux que la crise affectait de la manière la plus cruelle. J'ai pris le temps également de rencontrer sur le terrain des agriculteurs et des membres de plusieurs associations et représentations syndicales pour tenter de mieux saisir les enjeux et les répercussions de cette crise. Je mesure les obstacles parfois infranchissables en termes de coûts et d'investissements auxquels sont affrontés les jeunes qui voudraient



aujourd'hui s'installer. Je vois comment la spirale du surendettement expose de plus en plus de familles à des difficultés croissantes qui obèrent toute perspective d'avenir et les empêchent de vivre de manière simplement décente. D'autres secteurs économiques, en industrie, en artisanat, sont également fragilisés par la crise, et ce sont des familles ouvrières ou de milieux très modestes qui en subissent les conséquences. Comment pourrions-nous supporter que des fractures sociales aux conséquences déjà tragiques s'accroissent encore ?

Comment pourrions-nous rester insensibles aux situations de détresse que rencontrent ceux qui vivent dans les quartiers populaires : chômage, précarité, violences conjugales, isolement pour les personnes âgées, etc... Je souhaite que, loin de nous replier égoïstement sur nous-mêmes, ces difficultés nous provoquent à un christianisme vraiment social qui se traduise par des actes concrets de solidarité et d'entraide. Si le christianisme en effet n'avait pas de dimension sociale, s'il n'avait pas pour objectif premier de servir la cause des plus démunis, il se réduirait à n'être qu'une idéologie parmi bien d'autres. Or l'amour seul peut transformer le monde, et non les idéologies. Au plus fort de la crise laitière, j'ai pu constater que, lorsque la solidarité se vivait entre agriculteurs, des solutions nombreuses apparaissaient, et c'est alors l'espérance qui renaissait dans les familles.

Dans cette réflexion sur la mission se pose aussi la question de l'avenir de nos églises paroissiales rurales : beaucoup nécessitent d'importants chantiers de restauration que les communes ont de plus en plus de mal à entreprendre faute de moyens financiers suffisants. D'autres, au contraire, ont pu se refaire une jeunesse grâce à la détermination politique des élus locaux en étroite concertation avec la communauté chrétienne et les villageois. Le choix de réinvestir ces lieux de culte n'est en tout cas jamais neutre, car l'église fait signe au cœur d'un village.

Il importe donc que nous favorisions au maximum l'accès de nos églises en les ouvrant aux personnes qui désirent s'y recueillir un moment, en valorisant leur patrimoine artistique et culturel, en y organisant des temps réguliers de prière surtout lorsque l'eucharistie ne peut pas y être célébrée chaque dimanche. Il y a mille manières de faire vivre une église en dehors du dimanche : par le chapelet, les groupes de prière, l'adoration du Saint-Sacrement, le partage autour de la Parole de Dieu. Je pense également aux rendez-vous culturels auxquels peuvent se prêter nos églises avec les expositions, les conférences, les soirées thématiques, les concerts, à condition bien sûr que ces événements correspondent à la vocation première de ces lieux de prière et qu'ils ne soient jamais organisés sans l'assentiment des prêtres affectataires qui en ont la charge. Je confie aux équipes d'animation pastorale et à leurs curés le soin d'être attentifs à cet aspect important de la mission en lien avec les fraternités de proximité présentes en chaque village.

Quelle place tient l'eucharistie dans cet engagement missionnaire ? Une place centrale évidemment, car l'eucharistie reste **«la source et le sommet de la vie chrétienne»**, ainsi que l'a rappelé le Concile Vatican II, le centre de l'action évangélisatrice de l'Église. Le paradoxe est là cependant que nos effectifs de prêtres s'amoindrisant, la messe dominicale ne peut pas être célébrée régulièrement dans chaque église. C'est indéniablement une souffrance pour tous. Toutefois, même si cette situation est difficile, il reste possible de se rassembler chaque dimanche dans les environs plus ou moins proches de son lieu de résidence. Les chrétiens sont donc invités à se déplacer de quelques kilomètres ce jour-là pour participer à l'eucharistie là même où elle est célébrée. Ce peut être aussi l'occasion d'organiser un covoiturage dans les villages pour permettre à des personnes qui en sont ordinairement empêchées de pouvoir se joindre également à la messe du dimanche. Il est à déplorer toutefois qu'un certain nombre de chrétiens jadis

pratiquants réguliers se soient peu à peu accoutumés à ne participer à la messe dominicale que ponctuellement, lorsque celle-ci est célébrée dans leur village. Alors même qu'on est habitué aujourd'hui à sortir fréquemment en voiture pour faire ses courses, des chrétiens refusent de se déplacer le dimanche lorsqu'il s'agit de vivre l'eucharistie dans une autre église que celle du village où ils résident. Cette attitude est à long terme profondément dommageable pour la vie de foi de ceux qui la pratiquent et, plus largement, pour la communauté chrétienne elle-même. Il peut être utile de rappeler ici que l'Église fait obligation aux fidèles de participer chaque dimanche à la liturgie de la Messe et que s'y soustraire sans raison valable est une faute moralement grave. C'est en définitive la question incontournable de notre fidélité au Christ qui se trouve posée à travers notre participation à l'Eucharistie dominicale. Aurions-nous oublié qu'être chrétien, c'est refuser de vivre à la manière du monde ? Or, nous voyons qu'une lente anesthésie de la conscience s'empare aujourd'hui de nombreux catholiques qui se laissent emporter par la vague de la sécularisation jusqu'à renoncer aux exigences élémentaires de la religion à laquelle ils disent pourtant appartenir.



4. En chemin vers 2012

Pour conclure, j'aimerais ouvrir quelques perspectives pour les années qui viennent. D'abord en ce qui concerne les prêtres et la manière dont ils seront appelés à exercer leur ministère. L'année sacerdotale qui s'achève nous a permis de mieux percevoir l'articulation fondamentale qui existe entre le sacerdoce des prêtres et celui des baptisés. En vertu du sacrement du baptême qui lui a été conféré, chaque chrétien est prêtre avec Jésus, chargé avec lui d'offrir sa vie pour qu'elle devienne sacrifice saint, capable de plaire à Dieu. Être chrétien, en ce sens, consiste à fonder sa vie dans le Christ, à accueillir la vie du Christ et se laisser transformer par elle pour être capable à son tour de transformer le monde dans lequel on est envoyé. Voilà le sens du sacerdoce baptismal. Cela veut dire que le premier lieu d'engagement du laïc, c'est sa propre famille, c'est sa vie professionnelle, politique, associative. La première exigence du laïc réside dans le rayonnement de sa vie baptismale au cœur du monde. Parmi les baptisés, certains ont été mis à part, choisis par Dieu pour tenir au milieu de la communauté chrétienne la place du Christ Lui-même : ce sont les prêtres. Parce qu'ils représentent le Christ comme Tête de son Église, les prêtres rappellent à tous les baptisés leur totale dépendance par rapport au Seigneur. Car ils ne sont pas la tête et ne peuvent vivre sans elle. C'est ce qui place les prêtres non seulement dans l'Église, au même titre que tous les baptisés, mais *face* à elle. L'Ordre est à ce titre un sacrement structurant de l'Église. Vouloir le supprimer, c'est purement et simplement saper dans ses fondements la nature même de l'Église.

Être prêtre est une grâce et une joie. Et les chrétiens, les jeunes en particulier, ont besoin que nous le leur redisons. Il reste néanmoins que vivre le ministère dans le contexte ecclésial et social d'aujourd'hui requiert un surcroît d'exigences, je dirais tout simplement un surcroît de sainteté. Car il s'agit d'attendre tout du



Christ Jésus lui-même à une époque où le statut social des prêtres ne jouit pas – c'est le moins que l'on puisse dire – de la même estime et de la même reconnaissance que dans les générations passées. Et puis, comme je le soulignais au début de cette lettre, nous mesurons chaque année davantage la complexité de nos situations pastorales. La crise de l'engagement chrétien va rendre plus douloureuse encore – et dans une échéance très proche – une situation déjà tendue. Nous le percevons depuis la réorganisation des paroisses en 1997: l'extension du territoire des paroisses nouvelles n'apporte pas que des solutions; elle se solde aussi par une surcharge de travail des prêtres et de leurs équipes pastorales en place et par une frustration croissante de ne pouvoir assurer un ministère de proximité. C'est dans cet esprit qu'une réflexion a été entreprise en Conseil Presbytéral autour du projet de pôles de vie missionnaires et de fraternités sacerdotales. Dans un contexte où il n'est plus possible de tenir une répartition des prêtres sur l'ensemble du territoire, l'idée d'instaurer des petites fraternités

de deux ou trois prêtres, quitte à accroître la longueur des déplacements, mérite d'être approfondie. Le projet porte sur des fraternités et non sur des communautés. Il ne s'agit pas, en effet, pour les prêtres de devenir des religieux ; il s'agit de les aider à s'adapter aux situations nouvelles et à porter ensemble le quotidien du ministère pastoral en collaboration étroite avec les équipes pastorales. Ce projet a donc une visée d'abord missionnaire : en donnant aux prêtres de vivre une émulation à la fois spirituelle, intellectuelle et pastorale, la fraternité pourrait constituer un point d'appui stratégique pour la nouvelle évangélisation.

Je souhaiterais évoquer enfin le chemin qui nous sépare de l'année 2012. Il se trouve en effet qu'en 2012, nous célébrerons le 50^{ème} anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II. Cette étape sera décisive pour le renouveau de nos communautés chrétiennes à la condition que nous prenions ensemble les moyens nécessaires pour l'intégrer dans notre cheminement ecclésial. Dans notre diocèse, je propose que nous fassions de cet évènement l'occasion d'un retour aux fondamentaux de notre foi. Selon des modalités qu'il nous reviendra de fixer ultérieurement, nous prendrons le temps de visiter les grands textes du concile Vatican II de manière à en recevoir une impulsion nouvelle qui puisse susciter de véritables initiatives missionnaires pour aujourd'hui.

Chers frères et sœurs, par l'intercession de Marie qui attendait l'Esprit Saint avec les apôtres réunis au Cénacle, demandons la grâce d'une nouvelle Pentecôte sur nous-mêmes et sur notre Église diocésaine. Demandons par elle l'effusion de l'Esprit sur nos familles, sur nos communautés chrétiennes, sur nos paroisses, sur notre pays et le monde tout entier. Marie désire une effusion de l'Esprit sur les disciples du Christ et sur le monde. Elle la désire pour notre Église de Mayenne. Elle appelle sur chacune et chacun de nous, qui formons la communauté des baptisés et des

confirmés, une force nouvelle, un dynamisme apostolique nouveau pour que notre témoignage soit vivant et joyeux, pour que l'Évangile du salut, aujourd'hui encore, soit annoncé aux hommes et aux femmes de notre temps. En ce saint jour de Pentecôte, avec Marie, notre Mère, célébrons la joie d'une Église renouvelée dans l'Esprit Saint, une Église heureuse et fière de proclamer sa foi, une Église qui, soutenue par les dons de l'Esprit, ne cesse de grandir dans une conscience diocésaine et missionnaire.

Le 23 mai 2010, en la solennité de la Pentecôte

† **Thierry Scherrer**
Évêque de Laval





<http://diocese-laval.cef.fr>

SDCI : 20, rue de la Halle aux Toiles - BP 1223 - 53012 LAVAL CEDEX